INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES.

FUNÉRAILLES

DE

M. LE B^ON^ LARREY.

DISCOURS DE M. BRESCHET,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE,

PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES

DE M. LE B^ON^ LARREY,

Le 11 août 1842.

Messieurs,

Si la mort du juste est un malheur pour sa famille et pour ses amis, cette mort est une calamité publique lorsqu'elle frappe dans le grand citoyen un modèle accompli parmi les hommes qui honorent le plus leur profession, parmi ceux qui



se dévouent à leur patrie, parmi ceux enfin qui consolent l'humanité et donnent de grands exemples de courage et de vertus.

La perte récente du baron Larrey porte tous ces caractères, et l'histoire de sa vie est une longue série d'actions honorables, de bienfaits, de dévouement à son pays et à l'humanité tout entière.

Jean-Dominique Larrey naquit, en 1766, dans le petit village de Baudeau, près de Bagnères-de-Bigorre. Il perdit, encore enfant, son père et sa mère, et dut au généreux intérêt de l'abbé Grasset sa première éducation. Mais bientôt un oncle paternel, qui exerçait la chirurgie à Toulouse, l'appela près de lui pour diriger ses études classiques et le faire entrer dans la carrière médicale. M. Larrey n'avait que quinze ans lorsqu'il devint le disciple de son oncle. Il consacra sept années à ses études médicales élémentaires, et vint alors se présenter à un concours pour une place de chirurgien de la marine royale; il fut nommé, et partit de Brest, en 1787, pour les colonies, à bord de la frégate *la Vigilante*. Il donna, dès son entrée dans la carrière chirurgicale, des preuves de son zèle et de sa judicieuse prévoyance.

Revenu bientôt après en France, il fut témoin de cette tourmente révolutionnaire qui devait à la fois tout détruire pour tout créer sur de nouvelles et de plus larges bases. Il vit sans effroi, dans l'espoir d'un meilleur avenir, ce volcan terrible dont le cratère immense vomissait de toutes parts des torrents d'une lave brûlante, renversant tout sur leur passage, mais en même temps fécondant tout ce qu'ils avaient touché

Attaché, comme chirurgien interne, à l'hôpital des Invalides, il fut, au bout de quelques années, muni d'un brevet de chirurgien aide-major, et partit pour l'armée du Rhin. Il appartint dès lors à ces armées admirables qui, manquant de tout, mais transportées par le plus noble enthousiasme, repoussèrent au loin ces hordes étrangères qui venaient envahir et souiller le sol de la patrie.

M. Larrey prit bientôt une part très-active aux améliorations qui furent introduites dans les ambulances de l'armée; partout où il était appelé on reconnaissait à d'heureux changements son activité et son amour du bien public. Il fit établir des ambulances volantes au moyen desquelles nos soldats recevaient, peu d'instants après avoir été blessés, les secours de la chirurgie. Les services que rendait M. Larrey, avec ses ambulances volantes, étaient immenses, et déjà, en 1793, notre illustre confrère était signalé à la reconnaissance nationale : on lit dans le rapport du général de Beauharnais, après une bataille livrée devant Mayence, le 22 juillet 1793 : « Parmi ceux des braves dont l'intelligence et l'activité ont servi brillamment la république dans cette journée, je ne dois pas laisser ignorer l'adjudant-général Bailly, Abattucci, de l'artillerie légère, et le chirurgien-major Larrey, avec tous ses camarades de l'ambulance volante, dont les infatigables soins dans les pansements des blessés, ont diminué ce qu'un pareil jour a d'affligeant pour l'humanité, et ont servi l'humanité elle-même en contribuant à sauver les braves défenseurs de la patrie. »

C'est sur la proposition de M. Larrey que les ambulances volantes furent attachées à l'avant-garde de l'armée commandée par son ami le brave et vertueux général Desaix.

Si nous suivons notre confrère en Égypte, dans les déserts de la Libye, où l'armée française était décimée chaque jour par la chaleur, par tous les genres de privations, et où le soldat ne trouvait de loin à loin, pour se désaltérer, qu'un peu d'eau bourbeuse, nous verrons qu'au lieu de se munir pour lui de chocolat et de biscuit, d'après la recommandation du général en chef, M. Larrey s'était chargé de linge, de charpie, de médicaments héroïques et de quelques liquides spiritueux. Il pansait les soldats, ranimait leur courage, réveillait ou soutenait leurs forces par un peu d'alcool qu'il portait toujours avec lui.

Écoutons le plus grand génie des temps modernes et le premier capitaine de notre siècle, parler de M. Larrey. Dans une circonstance mémorable, Napoléon dit à une députation des Pyrénées : « Votre concitoyen Larrey honore l'humanité par son désintéressement et son courage ; il a sauvé un grand nombre de nos soldats dans les déserts qui bordent la Libye, en leur prodiguant le peu d'eau douce et de liqueur spiritueuse dont il avait le plus grand besoin pour lui-même. »

M. Larrey a successivement apporté son infatigable activité dans tous les pays où nos armées victorieuses ont promené le drapeau national : ainsi l'Allemagne, la Hollande, l'Italie, la Corse, l'Espagne, la Pologne, la Russie ont admiré son zèle, ses talents et reçu des services de sa philanthropie.

En 1794, M. Larrey est nommé chirurgien en chef; il arrive à Toulon, se lie d'amitié avec un jeune officier d'artillerie, dont la gloire devait, plus tard, étonner le monde, et jusqu'à la mort du héros, il est resté fidèle à cette amitié.

Une école de médecine et de chirurgie militaire venait d'être établie au Val-de-Grâce; M. Larrey y fut appelé en qualité de professeur. Cette école serait devenue célèbre et aurait rendu de grands services; mais, en très-peu de temps, professeurs et disciples furent appelés aux armées. Plus tard cette école a été rétablie; elle brille aujourd'hui de tout l'éclat que la première avait promis de jeter.

En 1798, M. Larrey partit pour l'Égypte, et pendant les quatre années qu'a duré cette expédition, on sait quelles moissons de gloire, quels trésors de science cette armée a rapportés parmi nous. M. Larrey a publié sur cette campagne une relation qui restera, comme sont restées les relations d'Ambroise Paré, avec lequel il avait plus d'une ressemblance.

Nommé, en 1802, chirurgien en chef de la garde des consuls, il fut compris, deux ans plus tard, dans la première promotion des officiers de la Légion d'honneur. Il devint successivement inspecteur général du service de santé et chirurgien en chef de la garde impériale. Enfin, en 1812, il reçut le titre de chirurgien en chef de la grande armée.

Dans les cent jours, M. Larrey reprit son service actif aux armées, et partit pour Waterloo, où il fut blessé, fait prisonnier, et allait être passé par les armes, lorsqu'un jeune chirurgien, en lui plaçant le bandeau sur les yeux, reconnut en lui son ancien maître!

N'ayant rapporté de tous ses services et de son continuel dévouement que de la gloire et la profonde estime des glorieux débris de nos armées, M. Larrey traversa douloureusement la période de la restauration. Le gouvernement de 1830 le retrouva avec le même zèle, le même dévouement

à ses devoirs et à sa patrie, comme lorsqu'il était en Égypte dans le champ d'Aboukir ou au pied des Pyramides. C'est ce zèle infatigable que nous devons accuser de nous avoir ravi cet homme vertueux, plein de force et d'amour pour le bien. M. Larrey est mort à Lyon, en revenant de l'Algérie, où il avait été envoyé en mission.

Nous pourrions vous retracer ici, Messieurs, tout ce que l'humanité doit à la philanthropie de M. Larrey pendant les circonstances les plus tristes, depuis la révolution de 1830, et surtout pendant l'invasion du choléra. Après avoir combattu ce fléau au milieu de la capitale, il alla, en 1835, porter son expérience et la sécurité au milieu des populations du midi de la France.

Nous ne parlerons ni de son titre de baron, ni des décorations nombreuses obtenues par M. Larrey, pendant ses longs services, parce qu'il possédait, suivant nous, de plus beaux titres et de moins périssables; nous voulons parler de son nom et de ses vertus. C'est le seul héritage qu'il laisse à son digne fils, frappé presque en même temps par les deux plus grandes infortunes qu'un fils puisse éprouver; mais ce fils trouvera dans les nombreux amis de son père, des appuis, des consolations et une nouvelle famille.

Après vous avoir tracé bien rapidement la vie militaire de M. le baron Larrey, qu'il me soit permis de dire quelques mots de sa vie scientifique.

On se demande, Messieurs, comment, avec une vie si occupée, M. Larrey a pu écrire les importants ouvrages qu'il nous laisse, et qui lui ont mérité le titre de membre correspondant de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe, et celui de membre titulaire de l'Institut. C'est au mois de

décembre 1829 qu'il vint dans l'Académie des sciences remplacer M. Pelletan.

On ne sait ce qui doit le plus étonner ou de l'activité incessante de M. Larrey dans son service militaire, ou de cette même activité pour recueillir des observations et composer des ouvrages qui sont à la fois l'histoire de ses campagnes militaires et des mémoires scientifiques du plus haut intérêt.

Ces ouvrages sont attrayants à la lecture, parce que l'auteur a su les rendre dramatiques par le nom et la situation des personnages dont il fait mention, par le récit des combats et des batailles, enfin par la description toute pittoresque des localités.

M. Larrey a publié, en 1803, une *relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient en Égypte et en Syrie.*

En 1812, *Trois volumes de mémoires de chirurgie militaire et campagnes* (le quatrième volume qui complète cet ouvrage n'a paru qu'en 1817). Bien auparavant (1808), il avait publié un mémoire fort important *sur les amputations des membres à la suite de coups de feu.* Il soutient, et avec raison, la doctrine des avantages des amputations immédiates, si mal défendue par Boucher; aujourd'hui son opinion ne trouve plus d'opposants.

En 1821, il fit paraître un *Recueil de mémoires de chirurgie,* dont le premier volume est presque entièrement consacré à faire connaître les avantages de l'*emploi du feu* ou *cautère actuel,* et surtout les heureux résultats de l'emploi d'un moyen emprunté aux Chinois et aux Japonais; nous voulons parler du *moxa,* dont M. Larrey faisait un très-

fréquent usage. Il démontre, par de nombreuses observations, les bons effets de cet agent, dans les maladies chirurgicales et surtout dans la *sacro-coxalgie* et la *fémoro-coxalgie*.

De 1829 à 1832, M. Larrey a fait imprimer quatre volumes de *Clinique chirurgicale exercée particulièrement dans les camps et les hôpitaux militaires, depuis* 1792 *jusqu'en* 1832.

On trouve, soit dans les principaux ouvrages que nous venons d'indiquer, soit dans des mémoires publiés séparément, de savantes et judicieuses considérations sur les plus importantes questions de la chirurgie. Il nous suffira d'en citer quelques-uns :

1° Un *Mémoire sur la fièvre jaune*, 1822 ;

2° Un *Mémoire sur le tétanos traumatique ;*

3° D'excellents préceptes *sur les plaies pénétrantes de la poitrine et de l'abdomen, et sur la nécessité de les fermer sans recourir au débridement.*

4° La médecine opératoire doit à M. Larrey une multitude de nouveaux procédés pour l'exécution des opérations chirurgicales majeures. Nous citerons surtout son *Procédé pour l'exarticulation du bras dans son union avec le scapulum*. Ce procédé est aujourd'hui généralement adopté.

5° L'ancienne académie de chirurgie avait à peine aperçu la possibilité de l'amputation de la cuisse dans l'articulation coxo-fémorale ; M. Larrey a indiqué une bonne méthode pour pratiquer cette opération, qu'il a exécutée plusieurs fois et avec succès aux armées. On peut affirmer qu'il a enrichi la chirurgie de cette opération.

6° Ses considérations sur les avantages des réunions immédiates des plaies simples et des plaies pratiquées dans les opérations, ont fait faire un véritable progrès à la chirurgie.

7° Le premier, il a signalé la nature et la cause de l'*ophthalmie purulente* ou *ophthalmie d'Égypte,* qui a fait tant de ravages dans les armées anglaises, belges, prussiennes, russes, etc.

8° Le premier, il a fait connaître tous les avantages qu'on pouvait retirer, soit dans la pratique aux armées, soit dans la pratique civile, des *appareils inamovibles* pour le traitement des fractures, et surtout des fractures compliquées. Le bandage dont Moscati avait donné une indication fort imparfaite dans les Mémoires de l'Académie de chirurgie, n'était qu'une simple indication ; la découverte de ce moyen chirurgical appartient à M. Larrey. Depuis lui, cet appareil a été très-perfectionné par M. Seutin et par plusieurs chirurgiens français.

Je vois que je dépasserais les bornes d'une simple notice, si je voulais énumérer tous les travaux scientifiques de M. Larrey sur divers sujets de chirurgie, de médecine, d'hygiène publique, etc.

Vous êtes pénétrés, je le vois, Messieurs, d'une profonde estime pour le zèle et le talent déployés par M. Larrey dans sa carrière scientifique et dans sa carrière de chirurgien militaire; mais cette estime deviendra de la vénération lorsque vous connaîtrez sa vie morale, qui est un long dévouement à la chose publique et à l'humanité. En effet, Messieurs, il est un mérite au-dessus de celui que donne le courage ou le haut savoir, c'est celui de la vertu. Ici la vie de Larrey brille encore du plus vif éclat; écoutons un historien moderne :

« Après les batailles de Bautzen et de Würchen (1813), des personnes, jalouses de faire leur cour à Napoléon, en

diminuant à ses yeux le nombre considérable des blessés, osèrent lui dire que plusieurs de ces blessés s'étaient mutilés volontairement pour se soustraire au service; que tous les blessés qui avaient les doigts tronqués ou les mains traversées par des balles étaient dans ce cas. Sur ces calomnieuses et atroces assertions, Napoléon donne l'ordre de les réunir tous à Dresde, et de les renfermer dans le camp retranché établi pour la douane; ils étaient au nombre d'environ douze cents; une commission, composée de plusieurs chirurgiens principaux, devait examiner chacun de ces blessés.

« Un conseil de guerre ou tribunal militaire fut institué pour juger ceux qui auraient été reconnus coupables et les faire exécuter sur-le-champ. Larrey avait été nommé président de la commission de santé. La veille du jour où elle devait s'assembler, un personnage, intéressé à trouver des coupables dans cette affaire, lui ordonna de trouver, le lendemain, quatre coupables par division, pour être traduits devant le conseil de guerre et fusillés sur l'heure. Rempli d'effroi et d'indignation à la vue d'un tel ordre, Larrey allait donner sa démission et quitter l'armée, lorsqu'une personne de confiance, à qui il fit part de son projet, l'en détourna en lui faisant observer qu'il pourrait être utile à ces malheureux par sa fermeté et sa franchise. Larrey ne balança pas un moment. La visite dura quatre jours entiers, et l'examen fut des plus rigoureux. Larrey prouva, par la force de ses raisonnements et le caractère des blessures, que tous les accusés étaient innocents; il opposa la plus vigoureuse résistance, sauva tous les blessés et les fit renvoyer absous. Il adressa son rapport à Napoléon, et

croyant lui avoir déplu dans cette circonstance, il attendit tranquillement sa disgrâce. Mais Napoléon avait l'instinct sublime, et les grandes et bonnes actions exerçaient sur lui un grand empire. Dans le milieu de la nuit du même jour, le baron Fain se présenta chez Larrey pour lui remettre, de la part de l'empereur, une lettre des plus flatteuses, où il le félicitait de la conduite ferme, honorable et pleine d'humanité qu'il venait de tenir. Cette lettre était accompagnée d'un présent de 6,000 fr. et du brevet d'une pension de 3,000 fr. de rente sur sa cassette; il y était dit qu'elle était indépendante de tout traitement. Cette pension, qui avait une si belle origine, fut conservée à M. Larrey par une loi (*Moniteur* du 10 avril 1818). »

« Sa vie se rattache tout entière, dit un autre historien, à la gloire des armées et à leur reconnaissance. Les champs de bataille et les hôpitaux furent, pendant toutes nos guerres, le théâtre de son infatigable activité et l'école d'un des plus grands talents dans l'art chirurgical dont la France puisse s'honorer. »

Bonaparte, à St-Jean d'Acre, admirait les efforts de notre confrère pour sauver les blessés. Sur la demande de M. Larrey, il mit à sa disposition tous ses chevaux, sans en excepter un seul, pour transporter les blessés dans un lieu sûr.

Au siége d'Alexandrie, Larrey, s'occupant, comme toujours, de la conservation des blessés, et ne sachant, dans son dénûment absolu, quelle nourriture leur donner, fit tuer tous ses chevaux pour en faire du bouillon. Il fit le même sacrifice lors de la bataille d'Essling, et l'on vit le général Masséna, qui partageait la détresse générale, venir demander à prendre part au triste repas de nos soldats blessés.

On a dit avec raison que c'est dans les épidémies qu'il faut voir le médecin; alors on peut apprendre jusqu'où peut aller le zèle pour le bien public, et l'oubli de soi-même pour s'acquitter de ses devoirs. Dans les épidémies, il partage tous les dangers; des vapeurs malfaisantes se mêlent à l'air qu'il respire; de tous côtés la contagion l'environne; elle l'atteint, il meurt, et on l'oublie!

A Jaffa, au milieu de la plus terrible épidémie pestilentielle, aucun danger n'effraie et n'arrête M. Larrey; quatorze chirurgiens, onze pharmaciens, trois médecins et tous les gens attachés au service de l'hôpital ont succombé sous les coups redoublés du terrible fléau; M. Larrey, méprisant le danger, toujours calme et dévoué, ne s'occupe que du soin de sauver ses blessés.

« Connaissez-vous Larrey? » dit un jour Napoléon au docteur Arnott, dans une de ses visites à Sainte-Hélène. — « Je ne le connais que de nom, » répondit celui-ci. Cette interrogation venait à la suite d'une conversation dans laquelle l'empereur cherchait à connaître si les Anglais éprouvent, à la suite des batailles, plus de perte de blessés que les Français. Il répondit que les chirurgiens français étaient fort instruits, mais qu'il croyait les pertes plus considérables de notre côté.

L'empereur semblait croire le contraire, et en donnait pour raison les soins et les talents du baron Larrey, dont il fit l'éloge en ces termes :

« Quel homme, dit-il, quel brave et digne homme que Larrey! que de soins donnés par lui à l'armée d'Égypte, soit dans la traversée du désert, soit après l'affaire de St-Jean d'Acre, soit enfin en Europe! J'ai conçu pour lui une

estime qui ne s'est jamais démentie. Si l'armée élève une colonne à la reconnaissance, elle doit l'ériger à Larrey (1). »

Arrêtons-nous, Messieurs, je m'aperçois, mais trop tard, que mon récit était inutile ; une seule parole devait suffire ; elle est le plus beau des éloges et frappe Larrey du sceau de l'immortalité ; cette parole a été prononcée par le plus grand génie de notre époque ; il a dit, en parlant de notre illustre confrère : « *C'est l'homme le plus vertueux que j'aie connu.* »

Érigeons à la gloire de Larrey et à celle de notre profession, cette colonne dont a parlé l'empereur, et inscrivons-y les paroles de Napoléon ; la postérité saura, n'en doutez pas, y reconnaître l'homme de bien auquel nous venons aujourd'hui rendre les derniers devoirs.

---

(1) Relation de M. Marchand.

DISCOURS DE M. JOMARD,

AU NOM DES MEMBRES DE L'INSTITUT ET DE LA COMMISSION DES SCIENCES D'ÉGYPTE.

Messieurs,

Les membres de l'expédition d'Égypte ont aussi une dette à payer, un hommage à rendre à leur compagnon de voyage, le baron Larrey : des paroles simples suffisent à l'éloge d'un homme tel que lui. Ils ont vu le généreux Larrey prodiguer aux victimes de la guerre son art, son temps, son courage et sa bourse même. Jusqu'à nos ennemis, il les traitait en frères. Qui fut jamais plus dévoué, plus humain sur le champ de bataille? On dirait que ses pareils nous sont envoyés de temps en temps par la Providence, pour tempérer les maux de la guerre, pour en adoucir les horreurs, pour en réparer les désastres. C'est en Égypte qu'il perfectionna son système d'ambulances volantes, pour épargner aux blessés le danger, la fatigue du transport, et leur conserver ce dernier souffle de vie, qui, quelquefois, suffit à leur salut. Il adapta son procédé aux conditions du pays, et mit à profit la force et la docilité du chameau : dès la célèbre bataille des Pyramides, ses ambulances furent organisées, et rendirent les plus signalés services.

Nous avons tous été les témoins des égards qu'avait pour

lui, de l'estime que lui portait le chef de l'armée d'Orient, le général Bonaparte, presque étonné de voir briller en un seul homme tant de vertus, tant de désintéressement. Il l'avait vu, oubliant ses propres blessures, se dévouer tout entier pour les blessés de Saint-Jean d'Acre, et se multiplier pour assurer leur retour sur les bords du Nil. Plus tard, nous le vîmes, pendant le long siége d'Alexandrie, suivi de la famine sa compagne, nous le vîmes tuer tous ses chevaux pour la nourriture des malades de l'armée, se condamnant lui-même aux aliments les plus rebutants; j'en ai pour témoins plusieurs des braves qui m'entourent; ils vous diront, Messieurs, que ce langage est celui de la vérité.

Le livre national où sont déposées les observations du voyage d'Égypte, renferme les recherches du baron Larrey sur la conformation physique des différentes races, et, en outre de ce travail scientifique, des mémoires de chirurgie, des observations sur l'éléphantiasis et sur la lèpre, sur les maladies endémiques du pays, sur le tétanos qui y est si redoutable, sur l'influence médicale du climat et des saisons, sur la chirurgie et la médecine des Égyptiens modernes, enfin la description des ambulances légères.

L'affection généreuse de cet homme de bien pour ses compagnons de périls et de fatigues a éclaté dans mille occasions: c'est surtout en ce triste jour que leur reconnaissance devait s'exprimer par la bouche de l'amitié!

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.